

L'**ACTION** *nationale*

Éditorial	La vie de la revue
Patrick Allen	La réussite des Canadiens français
Dominique Beaudin	La langue française est unilingue
Irène de Buisseret	La langue, oeuvre d'art et créatrice de beauté
François-Albert Angers	Patriotisme réfléchi et clairvoyant !
Joseph Laliberté	L'anglais des Canadiens français
Archélas Roy	Au chevet de la langue
Chronique	Notre grande aventure

L'ACTION NATIONALE

REVUE MENSUELLE

Directeur : Pierre LAPORTE

L'Action Nationale, publiée par la Ligue d'Action Nationale, est un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique. Elle paraît tous les mois sauf en juillet et en août.

Les directeurs de la Ligue sont : MM. François-Albert Angers, président; André Laurendeau, 1er vice-président; René Chaloult, 2e vice-président; Mario Dumesnil, secrétaire; Paul-Emile Gingras, trésorier; M. le chanoine Lionel Groulx; R. P. J.-P. Archambault, S.J.; Arthur Laurendeau, Gérard Filion, Jean Drapeau, Guy Frégault, Pierre Laporte, Dominique Beaudin, Clovis-Emile Couture, Jean Deschamps, R. P. Richard Arès, S.J.; Wheeler Dupont, Alphonse Lapointe, Jean-Marc Léger, Luc Mercier, Pierre Lefebvre, Gaétan Legault, Roland Parenteau, etc.

Administration
C.P. 221 Station E
MONTRÉAL

Rédaction
8100, boul. Saint-Laurent
MONTRÉAL - DU. 7-2541

L'ABONNEMENT : \$5.00 par année

L'abonnement de soutien : \$10.00

UNION DU COMMERCE

Compagnie Mutuelle d'Assurance-Vie

GÉRANTS RÉGIONAUX

Fernand Drapeau
822 est, rue Sherbrooke
MONTRÉAL

Antoine Parent, c.l.u.
895 Place d'Aiguillon,
QUÉBEC, 4

*Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe
Ministère des Postes, Ottawa.*

Lucien Viau et associés

Comptables Agréés

CHAS. DESROCHES, C.A.

FERNAND RHEAULT, C.A.



159 ouest, rue Craig,
(EDIFICE DES TRAMWAYS)

VI. 9-1339

LA CIE F.-X. DROLET

FABRICANTS D'ASCENSEURS

Atelier Mécanique — Forge — Fonderie

Modelage — Soudure

Matériaux d'aqueduc et Bornes-Fontaines

245, rue du Pont,

Québec

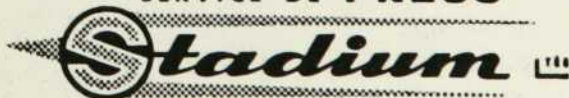
DEVENEZ PROPRIÉTAIRE GRÂCE AU
PLAN D'ÉPARGNE DE LA

COMPAGNIE MUTUELLE D'IMMEUBLES LTÉE

1306 est, Ste-Catherine, Montréal

Tél. : LA. 6-4901

SERVICE DE PNEUS



TIRE SERVICE

Eugène Turcotte
Président et gérant

1871, rue DeLorimier
LA. 4-1177

André Trudeau
Sec.-Trés.

LES AMIS DE LA REVUE

D'ORSAY JEWELRY LTÉE

Roger Journault, Président

Bijoutiers,
marchands, commerçants

Salles d'échantillons
à votre service

CR. 9-4526-7 402 est, Saint-Zotique
Montréal

Dr Yvon Cloutier

Chirurgien-dentiste

3253 est, rue Beaubien

Bur. : RA. 2-2678

CL. 9-2553

GARAGE LAPOINTE

Vendeur DODGE - DE SOTO
Distributeur de pièces et accessoires
authentiques CHRYSLER

Réparations générales

7871 est, rue Notre-Dame
Montréal 5

Fondé 1914

Victory Tool & Machine Co. Ltd.

JOS. MATHIEU & FILS
Atelier mécanique de réparations
générales

Spécialités :

Manufacturiers de convoyeurs
à rouleaux, à courroies et à chaînes
Monte-charges

236-250, Rose de Lima, Montréal
WE. 1138

LA. 2-2161

WILSON FRÈRES ENRG.

Charlebois Frères, Props.

BOIS - CHARBON
HUILE À CHAUFFAGE

2537 est, rue Notre-Dame
Montréal

CR. 4-3503

GÉRARD LEBEAU

Rembourreur d'autos, housses,
vitres, capotes d'autos.

*Le plus grand atelier
du genre au Canada*

5940, rue Papineau
Montréal

Le chasseur sachant chasser...

CHAUSSURES

S-C-A-P-H-O-I-D Reg'd.

Marc De Lorme

Ajustement précis du pied
Clinique du pied : LA. 1-3083

916 est, rue Mont-Royal
Montréal

BOURBONNAIS & PEPIN

QUINCAILLERIE EN GROS
WHOLESALE HARDWARE

1575 est, rue Laurier, Montréal
LA. 1-9444

WE. 2-4955

ROLAND GIROUX

BRÛLEURS À L'HUILE
2031, rue Saint-Antoine
Montréal

ADAMS POTATO CHIPS

150, boul. des Laurentides

Pont-Viau
MO. 4-3548**HENRI L. BÉLANGER & CIE**

Comptables agréés

3826, rue St-Hubert
VI. 4-3412**MARQUIS, J.-Antonin
PHARMACIEN**

Québec

Huile "TERO" Enrg.

Huile à chauffage

Charles Vincent Montréal

1690, rue Gilford — LA. 6-3379

ROY, Roméo

Spécialités pharmaceutiques

Longueuil, P.Q.

OR. 9-0349

Charles-A. Grothé Cie Ltée*Entrepreneurs électriciens*

6656, boul. Décarie, Montréal

RE. 3-7149

MASSE, Paul

AVOCAT

152 est, rue Notre-Dame

BE. 1971

LABELLE, Henri-S., F.R.A.I.C.

ARCHITECTE

3, avenue Kelvin, Outremont

RE. 8-3434

ANGERS, Adrien, C. d'A.A.

Assureur agréé

Bureau: 4009, rue Hochelaga

CL. 5-7797

**Pomponnette INC.**

J. BRASSARD, prés.

256 est, Ste-Catherine, Mtl.

LA. 2-6144



Tailleurs pour Dames et Messieurs

775a E., rue Mont-Royal
(face à St-Hubert)**UN AMI OCULISTE****LA SOCIÉTÉ
SAINT-JEAN-BAPTISTE**

des Trois-Rivières

BERNARD BENOIT*Linoleum, Stores Vénitiens, Stores
de Toile, Rideaux, Draperies*

11857 est, Notre-Dame,

Pte-aux-Trembles — MI. 5-5159

SANSSOUCY, Arthur

BOUCHER-ÉPICIER

3995, Hochelaga

CL. 5-2839

AUG. BRUNETTE Ltée

PLOMBERIE-CHAUFFAGE

4154, rue Hôtel de Ville

PL. 1946

G.-E. HOUDE

MONTREAL OXYGENE ENRG.

4890, 5e avenue - Rosemont

LA. 4-6957

La Cie TULIPPE LtéeCravates, écharpes et robes de
chambre

4630, rue Iberville, Mtl.

LA. 4-2533

SÉGUIN, Paul-Emile

NOTAIRE

6726, St-Hubert

CR. 1-8739

Dr ALBERT LOSEAU

L.Sc.O., O.D.

OPTOMÉTRISTE — OPTOMETRIST

1271 est, Ave Mont-Royal

Bureau : LA. 5-8719

LA CIE ACADIA ENRG.

LAVAGE DE VITRES, ETC.

ENTRETIEN DE BUREAUX

2125, rue Masson Street,

Montréal

LA. 2-0751

L.-G. FOREST

BOUCHER - ÉPICIER

Fruits et Légumes

1144, rue St-Zotique, Montréal

CR. 2-0780

M.-W. RIOPEL, M.C.H.

IMPORTATEUR

en montres et diamants

● 902 est, Bélanger — CR. 1-0640

PHARMACIE MICHON

1361 est, Mont-Royal, Montréal

LA. 1-3659

● Roland Michon, Pharmacien

TESSO ELECTRIC REG'D.

(Paul Monastesse, prop.)

4707, rue St-Denis, Montréal

VI. 5-8505

RA. 1-4958

PARADIS MESSIER

CIE LTÉE

Ameublement et décoration

Fernand Messier, président

● 7042, Boul. Pie IX

Montréal

ROLLAND LEFEBVRE

Chauffage électrique

"Electro-Heat"

● 5220, rue Garnier, Montréal

LA. 2-3986

GÉRARD NIDING

1126 est, rue Mont-Royal

Montréal

LA. 6-2801

● Clovis Electric Cie Ltée

EUCHER LEFEBVRE, A.P.A., J.P.

Comptable public

● 4388, rue St-André, Montréal

LAfontaine 3-5341

ANDRÉ LA RUE, C.C.S.

Courtier en assurances

● 3450 est, rue Jean-Talon

Montréal 38 — RA. 2-1627

L'ACTION NATIONALE

Vol. XLVIII No 6

— MONTRÉAL —

Février 1959

Éditorial

La vie de la revue

Malgré toutes les difficultés la direction croit que l'année 1959 verra une année de prospérité pour la revue. Bientôt le retard dans la parution des numéros sera chose du passé : à peine le numéro de février est-il paru que celui du mois de mars est en chantier et devrait paraître avec la fin du mois de mars, ce qui représentera la publication de quatre numéros de la revue en trois mois. Nous continuerons à accélérer la sortie de chaque numéro pour qu'elle coïncide avec le début de chaque mois.

Ce désir est rendu plus facile par la coopération d'un plus grand nombre de collaborateurs de valeur. Signalons une série d'articles qui commencent en ce numéro et qui porteront sur le sujet de la situation économique des Canadiens français. Ces études courtes et au point de M. Patrick Allen seront nécessaires à tous ceux qui voudront mieux connaître l'évolution actuelle de notre groupe. M. Dominique Beaudin nous a aussi promis quelques articles qu'il faudra lire. Les lecteurs auront aussi remarqué les articles pleins de saveur de Mlle Irène de Buisseret. D'autres compétences nous ont aussi préparé quelques articles qui assureront à la revue un poste d'avant-garde au service des intérêts canadiens-français.

Nous demandons à nos lecteurs d'augmenter le rayonnement de la revue en la faisant connaître à leurs amis, en nous gagnant des abonnements et surtout, en faisant pénétrer la revue auprès des jeunes soucieux de travailler par l'intelligence et d'acquérir ces idées et cette valeur de chef dont notre peuple a tant besoin. Il y a du malaise chez nous et des confusions. M. le chanoine Groulx, parmi cent autres, a diagnostiqué la baisse, sinon l'absence actuelle, d'éducation nationale chez les jeunes et les moins jeunes, omission qui devrait nous faire tous réfléchir. Plus que jamais la revue a un rôle de premier ordre à jouer. Plus que jamais nous demandons à nos lecteurs dévoués et généreux de nous aider. Notre rayonnement sera le fruit de leur intérêt actif.

La rédaction

TÉLÉVISION

L'article de M. André Laurendeau, paru dans le numéro précédent, a été écrit il y a déjà quelque temps, comme une note de la rédaction l'indiquait. Nous l'avions laissé tel quel par respect pour la pensée. Cependant un point peut être précisé. Ainsi le poste de télévision CFCM à Québec ne donne plus aucune émission en langue anglaise depuis le 17 mars 1957, date d'ouverture du poste anglais de Québec, ni aucune émission américaine depuis la même date. "Quant à l'utilisation des films américains doublés, elle est si limitée qu'il n'y a même pas lieu d'en parler". Nous espérons que le poste CFCM continuera son travail avec toutes les possibilités artistiques et techniques que la région de Québec peut lui fournir et dont Radio-Canada est parfois heureux de profiter.

La réussite des Canadiens français

par Patrick Allen

La province de Québec compte maintenant cinq millions de personnes, soit un accroissement de 367,000, depuis le recensement de 1956. Elle n'est pas favorisée comme l'Ontario par l'immigration étrangère et l'immigration intérieure du Canada et doit surtout compter sur l'apport net des naissances chez les Canadiens français. Peu important pour le moment la situation géographique et la nuance entre les politiques économiques qui, selon certains commentateurs, expliquent la différence des mouvements de population. Il y a là une réussite des nôtres qui constitue un facteur d'influence qui pourrait avoir un grand rayonnement. Il est bon cependant de retenir qu'avec près de six millions d'habitants, l'Ontario augmente son avance sur le Québec avec un taux d'accroissement de 8.9 pour cent contre 7.

La réussite économique, condition de survie

Il faut surtout se demander dans quelle mesure les nôtres prennent leur part dans l'activité économique de leur province où ils forment plus de 82 pour cent de la population. Il y a une soixantaine d'années, Errol Bouchette conviait les Canadiens français à la conquête de l'indépendance économique comme condition de survie nationale. Depuis lors le thème a été repris sous bien des formes. Récemment encore M. Séraphin Marion exposait en ces termes la raison d'être du Conseil d'expansion économique mis sur pied par la Société Saint-Jean-Baptiste pour la promotion des entreprises canadiennes-françaises :

"... la réussite des Canadiens français est nécessaire d'abord à l'existence du milieu canadien-français et indispensable à la survie de notre culture particulière, mais elle n'est pas moins nécessaire et vitale pour l'avancement de la province de Québec et, partant, de tout le pays." La réussite de notre groupe ethnique sera un fait quand nous administrerons nous-mêmes les principales entreprises de notre province, c'est-à-dire les sources d'emploi et de travail de la population active.

Or le bilan de la situation n'est pas des plus brillants. On peut s'en rendre compte de plusieurs façons. Nous comparons ici la part que prennent les Canadiens français dans les principales catégories d'emplois, d'occupations ou de professions, en la rapprochant de celle des Britanniques et des Néo-Canadiens (Juifs, Italiens, Allemands, Ukrainiens, Hongrois, etc.). Il serait normal que les Canadiens français prennent au moins dans les domaines les plus rémunérateurs la place qu'ils ont dans la population active. Telle n'est pas toujours la situation, comme le démontre le *tableau I* ci-dessous.

Les Canadiens français dominent les secteurs les moins rémunérateurs

Ainsi les Canadiens-Français conservent une importance plus grande que celle qu'ils ont dans la population active dans les grandes catégories d'occupations suivantes : abat-tage du bois (94%), agriculture (91.7%) construction (86.5%), manoeuvres (86.0%), transports et communi-cations (83.4%), industrie manufacturière (81.3%); ils sont moins de 79% des effectifs dans la finance, le com-merce, les professions, les services et le travail de bureau.

Si nous analysons par le détail chaque catégorie d'emplois, nous constaterions que les occupations et les professions les plus rémunératrices échappent en grande partie aux nôtres.

TABLEAU I

**Répartition des grandes catégories d'occupations
dans la province de Québec selon les groupes ethniques
en 1951**

(En pourcentage du total dans chaque occupation)

	Total %	Canadiens français %	Britan- niques %	Néo- Canadiens %
Population totale	100.0	82.1	12.1	5.8
Population active	100.0	79.4	13.7	6.9
OCCUPATIONS DANS :				
Agriculture	100.0	91.7	6.9	1.4
Abattage du bois	100.0	94.9	4.1	1.0
Mines et carrières	100.0	73.7	12.1	14.2
Construction	100.0	86.5	8.4	5.1
Transport et comm.	100.0	83.4	13.0	3.6
Commerce	100.0	76.1	15.0	8.9
Finance	100.0	67.2	24.8	8.0
Professions	100.0	71.9	21.4	6.7
Services	100.0	78.3	14.2	7.5
Bureaux	100.0	63.3	28.7	8.0
Manoeuvres	100.0	86.0	7.4	6.6
Fabrication	100.0	81.3	10.6	8.1

Ces chiffres indiquent, ce que nous savions déjà sans doute par le moyen d'observations personnelles, que les Britanniques et les Néo-Canadiens ont plus que leur part de population active dans le commerce, la finance, les professions, les services et les bureaux. Il serait utile de

souligner que c'est en général dans les secteurs économiques où le pourcentage de la population active est le moins grand que les nôtres sont encore demeurés, comme on témoigne le *tableau II*.

TABLEAU II

Distribution de la population active selon les secteurs économiques dans le Québec en 1951

Total : 1,471,840

Agriculture	13.2%
Abattage du bois	3.4%
Mines et carrières	1.4%
Fabrication	31.6%
Construction	7.0%
Transport et communications	7.3%
Commerce	11.8%
Finance, assurance	2.7%
Services professionnels et personnels	19.8%

Bien que ces chiffres datent du dernier recensement complet, ils sont les seuls disponibles sous cette forme et l'étude de la tendance depuis quelques décennies nous permet de croire que la situation en 1959 n'est pas tellement différente.

Des gains s'annoncent dans l'administration des entreprises

Ce que nous venons de voir nous a permis de connaître la place relative des nôtres au regard des autres groupes ethniques. Ce qui importe maintenant de connaître c'est la place que nous occupons comme propriétaires, administrateurs et directeurs. La situation pourrait se résumer ainsi. Les Canadiens français font encore bonne figure numériquement dans l'entreprise agricole depuis 1931; ils ont gagné du terrain dans les professions, les services

le commerce et la finance. Nous avons analysé ailleurs avec plus de détails la situation du point de vue quantitatif.

Du point de vue qualitatif, le plus important, la situation économique des Canadiens-Français est loin de leur être favorable. Les nôtres ont certains postes de commande dans plusieurs secteurs, mais leur influence est généralement limitée. Ils possèdent bien aussi quelques institutions en propre, mais elles sont en général d'envergure plutôt restreinte. L'actif des entreprises d'épargne canadienne-française (sociétés d'assurance, caisses populaires, banques, compagnies de fiducie et de prêts, fonds de placements) dépasse 2 milliards de dollars, mais c'est relativement peu dans l'ensemble de la province. Les grandes sociétés industrielles et celles qui comptent le plus dans le transport et les communications, le commerce de gros, la finance et les services nous échappent. Nous avons de nombreuses petites et moyennes entreprises manufacturières et commerciales, mais généralement de type insuffisamment évolué. Nous sommes peu actifs dans le commerce d'importation et d'exportation. Très peu des nôtres offrent des titres en Bourse. Selon les calculs récents d'un économiste, seulement 1% des actions échangées aux Bourses de la province de Québec appartenaient à des entreprises canadiennes-françaises. Nous sommes donc peu en mesure de protester actuellement contre la fusion des Bourses en faveur de Toronto.

**Les Canadiens français
contrôlent environ 10%
de la production**

En résumé, notre participation à la vie économique du Québec brille ni par le nombre de personnes dans

les occupations rémunératrices, ni par l'envergure des entreprises que nous dirigeons. Il faut ici noter que 10% des entreprises manufacturières de la province contrôlent 90% de la production et à peu près 70% de la main-d'oeuvre. Or les Canadiens français n'ont pas l'administration de ces entreprises, bien que certains d'entre eux y occupent des postes-clés. Il reste donc à peu près 10% des sources de travail sous le contrôle des nôtres, plus ou moins directement.

Loin de nous la pensée de blâmer qui que ce soit en face d'une situation que nous venons de caractériser brutalement et trop sommairement. Au cours de son histoire le peuple canadien-français de foi catholique et de langue française, parmi une population d'Anglo-saxons trente fois supérieure, a toujours lutté pour conserver son héritage culturel. Il s'est d'abord muni d'une certaine mesure d'autonomie politique, d'institutions propres de bien-être social et d'enseignement à tous les degrés. Il n'a pas réussi à se donner à temps les institutions économiques qui le rendraient aujourd'hui maître chez lui. Et pourtant la réussite s'impose en ce domaine si l'on veut enrayer la pénétration de la culture anglo-saxonne dans les milieux qui avaient jusqu'à ces dernières années gardé jalousement leur patrimoine culturel.

L'intégration économique du marché du Québec dans le grand marché nord-américain de 180 millions d'habitants est un fait accompli si les Canadiens français ne s'affirment pas en affaires, si la réussite économique ne hante pas chacun d'entre eux. On peut parler sans doute de politique économique à l'échelle provinciale, mais c'est d'abord à chaque citoyen de langue française de passer à l'action. Il y a déjà de beaux exemples, trop rares nous l'avons dit, de réussite chez les nôtres dans presque tous

les secteurs. Mais à chacun, professionnels, éducateurs, patrons et ouvriers, de prendre conscience de l'état d'urgence de la situation et de décider si la cause en vaut la peine. Dans l'affirmative, la solidarité économique des Canadiens français selon la formule qui fait le succès des autres serait peut-être la meilleure forme de résistance à l'assimilation.

Patrick Allen

La langue française est unilingue

par Dominique Beaudin

Il y a longtemps, au Canada français, que la définition d'un homme instruit contient un élément majeur et souvent unique : savoir l'anglais. On en trouve la confirmation dans le dicton populaire répandu de Hull à Gaspé : "Il est instruit; il parle anglais". Ceux qui remontent à notre peuple la nécessité du bilinguisme perdent leur temps et enfoncent une porte béante. Le conseil est dépassé depuis longtemps. Il ne reste qu'un petit groupe d'individus, d'ailleurs réputés fanatiques, à soutenir que le premier souci d'un Canadien français doit être d'apprendre d'abord son catéchisme et sa langue maternelle.

Il fut un temps où nous devons redouter et combattre les manoeuvres d'anglicisation de nos compatriotes anglo-canadiens. Nous n'allons pas prétendre que cette période est complètement révolue. Tant que nos minorités ne jouiront pas du droit essentiel d'enseigner à l'école leur foi et leur langue à leurs enfants, la pompeuse "unité nationale" ne sera rien d'autre qu'une odieuse caricature. Tant qu'il faudra accumuler des tonnes de suppliques pour obtenir l'addition d'un mot français aux postes de douanes, aux aéroports et à Ottawa, notre capitale bien-aimée, nous ne pourrons oublier que la vie d'un peuple minoritaire est une persistante bataille.

Mais nous résistons mieux, malgré tout, à l'anglicisation qu'à l'anglomanie. Le danger le plus grand ne vient plus des autres, mais de nous-mêmes. La connaissance de l'anglais est devenue la science suprême et la vanité courante. Nous avons des gens qui sont tout admiration pour l'Ontario et les Etats-Unis et tout mépris pour le Québec

démodé. Il y a chez nous des parents qui apprennent d'abord l'anglais au bébé qui murmure ses premiers mots. Il paraît que, dans l'industrie et le commerce, notre rôle n'est pas le plus enviable. Pourquoi le masquer en recourant éperdument aux raisons sociales anglaises ? La moindre auberge, le moindre restaurant de route ne louerait pas ses chambres et ne vendrait pas ses frites à moins d'imiter les affiches de New-York ? Quelle négation de soi-même et quelle accumulation de sottises ! L'heure n'est plus de conseiller à nos gens d'apprendre l'anglais, mais bien d'apprendre le français. Il nous faut reprendre sans pouvoir en rire la boutade connue : "Mon Dieu, délivrez-moi de mes amis; quant à mes ennemis je m'en charge !"

Les anglomanes forment une armée considérable. Ce serait peine perdue que de haranguer parmi eux les obstinés. Mais dans la troupe de ceux qui s'ignorent, ne peut-on espérer des conversions et de touchants retours ? Nous allons nous adresser avec espoir au bataillon pittoresque et distingué des annonceurs de radio et de télévision.

La première chose à leur démontrer, c'est que la langue française est unilingue. Nous pourrions invoquer ici l'autorité de Joheph Prud'homme et nous arrêter là. La démonstration, valable ailleurs, resterait en notre pays insuffisante.

Il est manifeste, en effet, qu'à la radio on a érigé en dogme une règle de fausse prononciation et c'est que tout nom étranger doit être prononcé dans la langue du pays d'origine. On pose donc, en principe, que la langue française est multilingue et que l'annonceur parfait devrait connaître et parler les milliers de langues, dialectes et patois des cinq continents. C'est exiger l'impossible et imposer une méthode absurde. Qu'arrive-t-il, en pratique ?

C'est que l'annonceur, ne connaissant qu'une langue secondaire, prononce inévitablement à l'anglaise les noms étrangers qui ne paraissent pas carrément français. Est-il besoin de souligner que pareille façon de procéder joue contre nous et fournit un renfort à l'anglomanie.

Il n'est aucunement besoin de passer des heures à la radio pour découvrir de nombreux exemples de cette inversion. Ils sont courants dans le "radio-journal" et les nouvelles sportives. Ce désir de prononcer les noms propres à l'anglaise est si ardent qu'il finit par la déformation de noms parfaitement français. Si des erreurs devaient être commises en pareille matière, ne devait-on pas s'attendre tout naturellement au péché contraire ? Une chanson assez connue illustre la façon dont parle parfois l'annonceur de radio : "*I went to the market* mon petit panier sous le bras". Dans la lecture des communiqués, l'anglicisation des noms propres tient le même rôle : on nous sert du français bilingue ! Quoi de plus désagréable pour les auditeurs que la radio tient pourtant à se concilier ?

Chaque jour apporte de nouveaux exemples. Il n'y a qu'à prêter l'oreille. Aux Etats-Unis, quelques Etats et nombre de localités portent des noms français et répandus dans les manuels d'histoire que nous apprenons. Est-ce que les Yankees adoptent la règle suivie en nos postes de radio ? Pas du tout. Ils prononcent comme ils peuvent, à leur façon. Mais, nos annonceurs, ne reculant devant aucune contradiction, prononcent de vieux mots français à l'anglaise : Maine, Vermont, Ohio, Illinois, Wisconsin, Syracuse, etc. C'est stupide et irritant. C'est faire d'incessants efforts pour effacer les traces des pionniers français du continent américain.

Le même effort d'anglicisation sans cause et sans finesse s'applique à tous les noms étrangers de la planète. S'il faut prononcer Stockholm, qui est suédois, ou Stuttgart, qui est allemand, ou Shanghai, qui est chinois, cela ne peut bien se faire en français qu'avec l'accent anglais. Les mots russes et espagnols, dans un communiqué de nouvelles, doivent aussi subir la touche de Londres ou de Toronto. Voilà la règle qui ne souffre pas d'exception. Dans les émissions françaises, un nom étranger est correctement prononcé pourvu qu'on l'habille à l'anglaise.

Il est connu qu'un certain nombre de Canadiens français se sont anoblis en traduisant leur nom de famille. M. Hébert est devenu M. Abear et M. Choquette s'est élevé à M. Shackett. C'est déjà assez que de pauvres crétins se soient ainsi métamorphosés sans que la radio se plaise à angliciser nos noms de famille. Et cela arrive.

En Alberta, un ministre canadien-français s'appelle M. Maynard. Vite, on en fait *Mayneurde*. L'hon. M. Martin, ministre fédéral de la Santé, est mué en *Martine*. Le joueur de baseball Maranville ne serait jamais entré au temple de la renommée si les quatre syllabes de son nom étaient restées françaises. Et ainsi de suite.

C'est dans le domaine des sports que fleurit la langue inventée par Drummond pour son volume "The Habitant". Les *braives* de Valleyfield ou de Boston perdraient tout panache, s'il fallait les appeler les Braves. Les *reds* des Trois-Rivières seraient dénués de toute couleur, si on les surnommait les Rouges. Un chroniqueur sportif a soutenu qu'il serait ridicule de traduire tous ces surnoms sportifs. On ne voit pas pourquoi le nom est glorieux ou convenable en anglais et mal approprié en français. Si ridicule il y a, il est dans le sens et non dans le mode d'expression. La même bonne farce qu'on peut faire au

sujet d'une rencontre des Ours et des Eperviers a autant d'humour en anglais que d'esprit en français. Le ridicule consiste plutôt à parler français à moitié. Mais il ne tue plus personne.

Nous avons donné des avions *Neptiounne* à la Norvège; le don aurait été moins bien accueilli si c'eût été de simples Neptune.

Quand il s'agit de sigles, il va sans dire qu'il faut prononcer invariablement à l'anglaise. La N.B.C. ? Connaiss pas : il faut dire *Enne Bi Ci*. La C.B.C. ? Mais non; on dit *Ci Bi Ci*. On demande des marins pour la marine canadienne. Qu'ils s'adressent au *Haitche Emme Ci Esse* Donnacona. Même jeu évidemment pour les initiales des grands personnages. L'ancien ministre fédéral de l'Agriculture serait fort humilié si on l'appelait M. J.-G. Gardiner. Il faut prononcer *Dgé Dji* !

Que d'efforts pour parler anglais en français ! Quand on se trompe, on s'excuse. Tel soir d'élections, quelques erreurs se sont produites dans la prononciation des noms des candidats. Quelques noms anglais ont été prononcés à la française, et, une minute plus tard, l'annonceur s'est excusé avec componction. Quelques noms français ont été prononcés à l'anglaise : il n'y a pas eu d'excuses, car c'était l'application d'une bonne vieille règle. Dans les cas douteux, il faut toujours prononcer à l'anglaise. C'est ce qui est arrivé à *Carmen*, de *Bizett*.

Les exemples les plus déconcertants foisonnent. Un avion tombe à Paris en Ontario. Ce nom devient aussitôt *Périsse*... pour justifier l'accident. Tel annonceur a fait de la rue Louis-Colin, à Montréal, la rue *Collinn*. Tel autre s'est donné un tour de mâchoire pour prononcer à l'anglaise Issoudun et Sanmaur, localités connues du Québec. Et ce sont là des faits, non des suppositions.

Il faut donc en venir à prouver une règle évidente, à savoir qu'on n'est pas polyglotte dans une même langue et que le français est unilingue.

Le grammairien Charles Bruneau a exprimé son point de vue sur ce sujet dans le "Figaro Littéraire" du 26 septembre 1953. A son bout d'article il avait donné pour titre : "Naples ou Napoli ?" Et il déclarait : "Il serait parfaitement ridicule d'appeler Naples "Napoli" en mettant l'accent sur l'*i* final — un accent impertinent — et seul un "pédantissime" se risquerait à prononcer en français "Napoli" à l'italienne. Quelle règle devons-nous donc suivre quand il s'agit de noms étrangers ? Nous devons d'abord, je pense, respecter notre langue".

"A défaut de textes rigides, la coutume établie fait loi. Quand on parle français, on doit tout simplement s'exprimer à la française. Il s'est aucun besoin de savoir à ce moment-là que l'interlocuteur parle l'anglais avec l'accent d'Oxford, si c'est le cas... C'est peine perdue et faute de langage que de superposer l'accent d'une deuxième langue à celle du discours.

"De pareils problèmes, dit encore Charles Bruneau, ne se posaient à nos ancêtres que rarement et à propos d'un petit nombre de mots. Aujourd'hui le monde s'est rapetissé et notre journal imprimé de jadis est devenu le journal parlé de la radio. Hélas ! nos oreilles sont parfois exposées à de terribles souffrances". Que dirait l'éminent grammairien s'il vivait au Canada français ?

Dominique Beaudin

**Défense et illustration
du français**

La langue, oeuvre d'art et créatrice de beauté

par Irène de Buisseret

Il est permis à l'homme de rêver, il lui est même recommandé de le faire, pour orner et agrémenter son sort. Peut-être certains rêvent-ils à un sourire qui voltige et vient se poser au bord des lèvres purpurines ? Pour moi, hélas ! je rêve de choses plus austères . . . Je songe à Confucius, à qui l'on demandait ce qu'il ferait s'il avait un pays à gouverner et qui répondit : "Je corrigerais la langue". Ou bien je me dis que si j'étais tétrarque par exemple, je voudrais qu'on inculque à mes sujets quatre vertus : l'intelligence, le courage, la compassion, et le sens de la Beauté. Lorsque j'avais 13 ou 14 ans, je m'enivrais en cachette des vers capiteux de Musset :

"La Beauté sur la terre, est la chose suprême.

C'est pour nous la montrer qu'est faite la clarté"

Assis sur mon trône tétrarquien, je penserais qu'il est agréable d'avoir des sujets qui savent goûter cette chose suprême, et qui, tout à leurs délices, ne se plaindraient pas des petits inconvénients de l'existence . . . Mais je plaisante, alors que mon propos est sérieux, et je t'en demande pardon. La Beauté ! Musset a raison : rien n'est vrai que le Beau — et la langue peut contribuer à faire éclore ce quelque chose, dont l'essence nous échappe, mais au-dessus duquel il n'y a rien.

Oui, il est vrai que la langue est d'abord une science, même si elle n'est pas, comme nous l'avons vu, mathématiquement exacte. Mais c'est une science tout de même, et tous les jours des livres savants de linguistique et de philologie nous en fournissent la preuve. (Un penseur a été jusqu'à dire que toute science n'est au fond qu'une langue bien faite. Le vieux Vaugelas avait écrit : "Il faudrait être insensé pour vouloir dicter des lois dans une langue"; mais depuis Vaugelas nous avons appris que les lois ne sont que les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. Il ne s'agit donc pas de dicter ces lois, mais de les connaître. Supposons, mon cher Michel, que tu aies déjà acquis ces lois, cette science du langage, que tu possèdes grammaire, vocabulaire, sémantique, et que règles et discipline te soient devenues aussi familières et instinctives que les gammes au pianiste, l'anatomie au sculpteur ou le mélange des couleurs au peintre. Ayant dépassé l'étape de la maîtrise technique, tu seras alors au seuil d'une éblouissante découverte : la langue est une science, mais elle est aussi, elle est surtout un Art, et cela ouvre soudain des perspectives infinies.

Le père de la philosophie grecque affirme que la fréquentation du beau, sa familiarité, donnent un sens à la vie et facilitent la compréhension du vrai. Ce sens, cette compréhension, une langue y contribue si elle est belle. Après avoir aidé à faire naître les idées, l'homme, et le monde, une langue employée avec amour et discernement crée la Beauté, sans quoi la pensée resterait stérile dans un monde désolé, peuplé de robots pensants mais qui n'auraient point d'âmes.

Je crois entendre ta voix, mon cher filleul : "Comment, mon pauvre parrain, peut-on créer de la beauté avec une

langue ?". Quand tu auras conquis le trésor du vocabulaire français, tu pourras choisir à bon escient et employer les mots comme des gemmes, pour en sertir ton chef-d'oeuvre verbal ou écrit. On a prétendu que nous avons une langue de tous les jours et une langue du dimanche. Pourquoi ne parlerions-nous pas toujours une langue de fête, ce qui nous permettrait d'avoir des semaines de sept dimanches ?

Mots harmonieux, mots précieux, mots magiques

Emploie des mots qui te séduiront par leur harmonie. Le poète disait à sa mie : "Que m'importe que tu sois sage ! Sois belle..." Ne vas pas jusqu'à dédaigner la sagesse des mots (qui est leur justesse, leur précision, mais demande-leur hardiment d'être beaux, et évite les "superbement" joints aux "magnifiquement", qui selon la fameuse péronnelle, faisaient "admirablement"... Laisse-moi tenter d'aventure par des termes teintés d'un peu de pédantisme. Ils n'ont pas besoin d'être longs d'une toise, comme ceux de Petit-Jean; mais il en est dont l'étrangeté relève et enjolive le discours, et je cite parfois en souriant ce "fond vermicule du pâle madrépore", dont s'enchantait mon adolescence soucieuse du précieux et du rare.

Et puis, Michel, comme tu es jeune et que la jeunesse éprouve la volonté de puissance, n'oublie pas que les mots ont un pouvoir magique. Pascal prétendait que l'univers est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part; soit ! Mais le mot, ce microcosme, est selon Cyrano, "un petit univers balancé sur son propre centre" et dont la circonférence je présume est dans l'infini. Un terme judicieusement choisi, une phrase intelligemment équilibrée ont une puissance presque miraculeuse. Virgile croyait que de beaux vers pouvaient faire descendre la lune

du firmament : *Carmina nel caelo possunt deducere lunam*. Les Celtes, parlant avec effroi d'une sorcière aux pouvoirs surnaturels, murmurent qu'elle a "un mot". Dans les îles Shetland les pêcheurs déclament avec un effroi solennel les termes nordiques désignant leurs instruments de pêche. pour charmer ainsi les poissons qui viendront se jeter dans leur filets . . . Et les frustes habitants du Jutland sont convaincus qu'en parlant de rats ou de poux, ils provoqueront la multiplication de ces animaux. Nous autres, nous ne croyons peut-être plus, comme les Anciens ou les simples, que tout est plein d'âmes et de démons; mais nous sentons que la parole capture, évoque, conjure ou dompte. Il avait su reconnaître ce mystère, celui qui a écrit avec la juste fierté d'un seigneur du verbe :

*"Un petit roseau m'a suffi
 Pour faire frémir l'herbe haute,
 Et tout le pré,
 Et les doux saules,
 Et le ruisseau qui chante aussi.
 Un petit roseau m'a suffi
 A faire chanter la forêt"*.

Il faut apprendre aux mots qu'on est leur maître !

Je crains maintenant de t'étonner, de t'affliger peut-être car il est toujours pénible de modifier la conception que nous nous étions faite de quelqu'un. Je suis vieux, je suis ton parrain : je représente à tes yeux l'ordre, l'autorité, la règle enfin . . . Eh bien ! je m'en vais te surprendre. Lorsque tu sentiras que tu possèdes bien la langue, qu'elle t'a livré tous ses secrets et qu'elle ne peut plus t'opposer de résistance — alors ne crains pas d'en

abuser à l'occasion... Joue avec les mots, élargis ou déforme leur sens, pour atteindre ce faisant à une beauté plus riche et plus variée. Hein ? Que dis-tu de cela ? Te voilà stupéfait sans doute. Mais réfléchis que si la langue est un art, et si ceux qui la parlent s'efforcent d'être de purs artistes, on doit leur permettre les licences autorisées dans d'autres domaines. Les sculpteurs et les peintres se permettent les "faux-traits", qui contournent un membre ou dérivent un rayon contre toutes les règles de la perspective ou de l'optique, créant ainsi un effet plus frappant; pourquoi le "faux-trait" nous serait-il alors interdit ? C'est la lettre qui tue, mais l'esprit fait vivre. La théorie est une branche morte, tandis que l'arbre doré de la vie est chargé de fruits succulents. Non ? Tu n'es pas convaincu ? C'est que tu es encore empêtré d'un fatras scolaire; je ne t'en fais pas de reproches, car c'est de ton âge. Mais si tu te scandalises de voir une tête grise tenir des propos révolutionnaires, je vais te présenter quelques-uns de ces alliés dans cette oeuvre non pas destructrice, mais libératrice... D'abord, voici le Président de Montesquieu, que tu as dû rencontrer de loin dans tes classes de littérature. M. de Montesquieu a écrit avec une sagacité que j'admire :

"Quand quelqu'un me demande si un mot est français, j'y puis répondre... Mais un homme d'esprit est créateur de tours et de conceptions. Il habille sa pensée à sa mode, la forme, la crée par des façons de parler éloignées du vulgaire... Un homme qui écrit ou qui parle, ne parle pas comme on a parlé, mais comme il parle, et c'est souvent en parlant mal, qu'il parle bien".

Et voici l'immortel Goethe, qui vaticine volontiers de sur son divan de nuages, mais qui a eu le bon sens d'avouer :

"Si j'étais encore assez jeune et assez osé, je violerais à dessein toutes lois de fantaisie".

Beaucoup plus près de nous, voilà M. de Gourmont, dont je t'ai déjà entretenu. Ecoute plutôt ce qu'il nous affirme :

"La déformation est du moins une des formes de la création... Tout art est déformateur, puisqu'il tend à rendre le particulier tellement particulier qu'il en devienne incomparable... On déforme quand on veut atteindre à l'indispensable, à l'inconnu, à l'expression non encore proférée, au mot vierge... L'homme éprouve une très grande jouissance à déformer son langage, c'est-à-dire à prendre de sa langue une possession toujours plus intime et plus personnelle".

Mais j'ai gardé pour la fin le plus irrésistible de mes associés dans cette affaire. C'est "Humpty-Dumpty", ce personnage féérique que rencontre la petite Alice, au pays des merveilles où l'on entre par un miroir. Je voudrais te rappeler ici leur dialogue célèbre. Ah ! si nous pouvions l'imprimer sur la page de garde des manuels de littérature pour gens cultivés !

Humpty-Dumpty : "Quand *moi* j'emploie un mot, il signifie exactement ce que je veux qu'il signifie, ni plus ni moins !

Alice : "Mais il s'agit de savoir si vous avez le droit de faire dire aux mots tant de choses différentes..."

Humpty-Dumpty : "Il s'agit de savoir d'abord qui est le maître, un point c'est tout !" (Lewis Carroll : Alice à travers le miroir).

Et c'est Humpty-Dumpty qui a raison. Il n'y a pas là de quoi s'effaroucher. Lorsqu'on y pense, notre langue

fourmille de catachrèses, de mots détournés de leur usage originel et affublés d'un sens différent. Nos métaphores les plus familières sont souvent des détournements ou des élargissements de significations, et nous disons sans y prendre garde : le soleil se couche, le vent gémit, un style fracassant, une éloquence éblouissante... Tout cela a probablement heurté, aux origines, bien des âmes consciencieuses. Et j'imagine quelles clameurs a provoquées le poète facétieux qui dans un moment inspiré baptisa du mot "testa" — tête — le siège du cerveau humain, lui appliquant ainsi le nom d'un pot de terre dont les deux anses rappelaient clairement deux oreilles... Mais cela dit, n'oublions pas que ce qui est permis aux maîtres est interdit aux apprentis. Ce fou de Nietzsche soutenait qu'il y avait une morale de princes et une morale d'esclaves — c'était un fou et tout est là. Mais il y a une langue de rois et une langue de serviteurs : celle-ci belle, rigide et sévère; celle-là plus belle encore, souple et embrasée d'imagination. A toi, mon cher enfant, d'essayer de devenir roi.

Du rythme au style, et du style à la pluie

Une fois maître et seigneur absolu des mots, on peut encore faire oeuvre de beauté en invoquant le rythme, ce phénomène prodigieux qui, modifié dans un air de musique, rend cet air méconnaissable, et qui peut transformer une phrase humble et bonasse en trait frémissant, transperçant le coeur et l'entendement. Ainsi, si je dis : "Elle était un peu fanée, mais elle avait encore quelques attraits", ni les termes, ni la cadence ne peuvent sauver ma phrase d'un mortel ennui. Si j'exprime la même idée,

en combinant harmonieusement mots et rythme, cela peut devenir par exemple : "Comme Ariane aimée par un dieu, elle se couronnait des grappes dorées et pleines de son automne" (Barley), et cette phrase-là vivra quand toi et moi ne serons plus. Un critique acerbe, parlant des vers d'un poète vénéré, décréta : "Il s'est servi de vers, pour écrire en prose". Cette condamnation contient une idée féconde : c'est que prose et vers, ou plutôt prose et poésie, ne sont pas essentiellement différentes. Au début du langage il y avait sans doute le verbe rythmé, et le rythme est bien plus que la rime (ce bjoiu de un sou !) l'essence de la poésie. Maroufle ignare, le Maître de philosophie de Molière pensait que tout ce qui n'est pas prose est vers, et tout ce qui n'est pas vers est prose. Il parlait de la prose vulgaire des faquins de son espèce. Mais la prose divine dont je rêve et que nous devrions poursuivre, n'est pas éloigné du langage poétique des élus, de ces élus dont nous devrions tous être.

Par le détour du rythme j'en viens au style, dont le rythme, le "nombre" est un des éléments principaux. Pour parler et écrire en artiste, il faut avoir du style, mais on peut en changer à volonté. Te rappelles-tu l'Intimé de Racine, qui se vantait d'en avoir plusieurs ? Efforçons-nous de l'imiter, car le style se doit d'être aussi diversifié que la vie, dont il a la mobilité, le flux et le reflux artériel. Suivant la nuance du temps, les mouvements de notre humeur, les faces de notre personnalité (car on n'est pas le même tous les jours), et la trame des circonstances, nous pouvons vouloir successivement atteindre, communier, persuader, étonner, entraîner ou ravir. Nous pouvons charmer par la parole poétisée, et "moduler tour à tour... les soupirs de la sainte et les cris de la fée", sur la lyre mélodieuse que nous nous serons forgée.

On nous raconte que les bouddhistes ont 84,000 voies menant à la perfection. Pourquoi serions-nous moins ambitieux ? La Rochefoucauld avait raison de penser qu'on ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit, et qu'on ne parle pas de toutes choses sur un même ton, puisqu'on ne marche pas à la tête d'un régiment comme on marche en se promenant. Que les sylphes nous hantent ou non, que nous soyons légers ou lourds, nous pouvons revêtir nos propos du style régulier de Descartes, correct et droit comme un jardin de Lenôtre, ou du style impérial de Bossuet, ou du style bousculant de Saint-Simon. Nous pouvons cultiver le pittoresque de Léon Daudet, quand il nous fait voir d'un trait le tribun Gambetta : "large comme une table de douze couverts et rouge comme un homme qui aurait avalé de travers un drapeau", ou adopter le style lapidaire et lapidant de M. d'Aurevilly, qui, lorsqu'il jette des pierres dans le jardin du voisin, atteint toujours quelqu'un. Nous pouvons retrouver à certaines heures le style romantique : étincellement lunaire, aubes angoissées, crépuscules poignants — ou aspirer au style de l'extraordinaire, de la coruscante Anna de Noailles, qui était musique, parfum et lumière, tissu arcane et mystérieux... Tous les styles, tous les genres nous sont permis, quand nous voudrons, comme nous voudrons — à condition que nous ne sortions jamais du goût et de la mesure, car cela nous précipiterait du sommet de l'Hélicon, et les barbares riraient de nous à mufle déployé... "Tout est proportion, a dit Rivarol — et on ne peut dire : j'ai vu une puce couchée tout de son long — bien que ce soit aussi vrai d'une puce que d'un éléphant !" Que nous font donc en somme les 84,000 formules possibles des sectateurs de Bouddha ? Nous pouvons avoir autant de styles que d'hommes, et plus d'expériences

esthétiques qu'il n'y a d'habitants sur notre globe terrestre.

Ceux qui ont compris que la parole est à la fois moyen d'expression, origine de la pensée vitale, et source de Beauté, trouvent bien piteux le pauvre M. Jourdain, persuadé que la meilleure manière de parler des yeux de sa belle, était de dire : "Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour" . . . Fi ! monsieur Jourdain, que vous êtes plat ! Sans doute la phrase ne blesse-t-elle point la grammaire ni la syntaxe. Mais il s'agit bien de cela ! Il s'agit de plaire, de toucher, d'entraîner, de conquérir . . . "Marquise vos beaux yeux me font mourir d'amour", n'auront sans doute réussi qu'à faire sourire votre dame, si elle avait une once d'esprit. Notre Bourgeois était peut-être né trop tôt, dans un siècle trop jeune; ne l'accablons donc pas. Nous sommes plus fortunés, car nous avons entendu, par exemple : "Des yeux pers couronnaient comme deux étoiles fixes son visage sans le réchauffer . . . Dans ces deux émeraudes striées de jaune, l'esprit seul, un esprit brillant, damasquiné et affilé comme une épée, allumait parfois les éclairs de ce glaive qui tourne, dont parle la Bible". Et encore :

"Ils marchent devant moi, ces yeux pleins de lumières,
Qu'un Ange très savant a sans doute aimantés.
Ils marchent, ces divins frères, qui sont mes frères,
Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés" . . .

Décidément, M. Jourdain, vos maîtres étaient des bêtises. Et Boileau était piètre, le jour où il traça ce vers miséreux entre tous :

"J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon".

Rollet a dû rester bien froid devant cette épithète, non pas lancée, mais appliquée d'une main molle, et qui retombe aussitôt. Ni style, ni chaleur, ni mouvement, ni

beauté, alors qu'une plume rougie au feu de l'inspiration peut marquer un fripon au front pour l'éternité : Ainsi, nous lisons :

"Dubois était un homme maigre, effilé, chafouin... tous les vices combattaient en lui, à qui en demeurerait le maître. Ils y faisaient un bruit et un combat continuels entre eux. Il avait fort envie de plaire et de s'insinuer, mais il était gâté par une fumée de fausseté qui sortait malgré lui de tous ses pores".

Et aussi :

"Le vieux Vicomte de Rassy, bossu et bègue et spirituel comme s'il avait été boiteux... Beau de visage dans sa jeunesse comme le maréchal de Luxembourg, il avait, comme lui, son revers de médaille, mais le revers seul de la médaille lui était resté. Quant à l'effigie, où l'avait-il laissée ?"

Et ton La Bruyère, mon enfant, qui avait recommandé de dire : "Il pleut", quand il pleuvait, c'était son droit de le dire, mais il a eu tort de vouloir nous imposer son style, si c'en était un. S'ils avaient écouté La Bruyère, nos poètes auraient dit "Il pleut", et pense, si tu l'oses, de quoi ils nous auraient privés :

"Il pleut dans mon coeur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle douce langueur
Pénètre mon coeur" ...

Et : "La pluie, étalant ses immenses traînées,
D'une vaste prison imite les barreaux" ...

J'en demande humblement pardon à l'auteur des *Caractères*. Mais si j'admire Aristarque, je lui préfère Horace. Il est beau d'être grammarien et critique; il est ex-

cellent d'être linguiste et philologue; mais il est indispensable, sinon d'écrire des poèmes, du moins d'être poète. Seul le poète d'âme, qui chérit et révère sa langue comme une amante adorée, saura comprendre que, tout comme la vie ou l'amour, le style et la beauté sont des créations continues.

Au revoir, mon petit Michel. Je dois clore cette lettre. Je n'ai pas su résister à la tentation de te parler trop longuement, non plus comme à un filleul, mais comme à un fils très cher. Je t'ai montré, dans ces pages un peu fiévreuses, ce qui a inspiré, animé toute ma vie solitaire, qui aurait voulu servir de son mieux l'esprit, et la splendeur qui nous est permise. Je n'y ai peut-être pas réussi; mais, qui sait? Plus tard, un jour, tu voudras peut-être mettre tes pas dans la trace des miens, en mémoire de ton vieux bonhomme de parrain qui t'a bien aimé, et par amour de notre langue magnifique. Lucrèce nous décrit la fête des Lampadophores, où les coureurs se transmettent de l'un à l'autre les torches flamboyantes : "*Et quasi cursores lampada tradunt*" avant de rentrer dans l'ombre. Si j'ai pu te passer le flambeau, Michel, mon rôle ici-bas aura sans doute été rempli.

Irène de Buisseret

DISQUES *Bourassa*

3 DISQUES MICROSILLONS, 12 POUCES HAUTE FIDÉLITÉ

Beaucoup de nos amis savent déjà que La Ligue d'Action Nationale a l'insigne privilège d'avoir en sa possession les disques d'une conférence et d'un discours politique de

Henri Bourassa

Grâce à la générosité de quelques donateurs amis de Bourassa la Ligue a pu faire transcrire ces disques en haute fidélité sur ruban magnétique, afin de leur assurer la pérennité.

LA LIGUE SONGE MAINTENANT À METTRE CE DOCUMENT À LA DISPOSITION DU PUBLIC, EN TROIS DISQUES MICROSILLONS, 12 POUCES, HAUTE FIDÉLITÉ

Le tout présenté dans une élégante boîte décorée de photographies de Bourassa dans différentes attitudes oratoires.

Une introduction historique et des commentaires appropriés à la compréhension des extraits présentés sera faite par le

CHANOINE LIONEL GROULX

*La Ligue n'a cependant pas les moyens financiers
d'assumer le risque d'une telle opération*

C'EST POURQUOI, ELLE A DÉCIDÉ DE PROCÉDER PAR VOIE DE SOUSCRIPTION

La série se vendra \$25

Si vous tenez à avoir chez vous le souvenir vivant de Bourassa vous exposant lui-même son programme et les idées pour lesquelles il a combattu pendant toute sa vie,

ENVOYEZ IMMÉDIATMENT LE MONTANT DE \$25 À

**FONDS HENRI BOURASSA,
s/d François-Albert Angers,
535, avenue Viger, Montréal.**

Patriotisme réfléchi et clairvoyant!

par *François-Albert Angers*

Nous avons vu dans deux précédents articles que notre peuple a d'abord besoin de revivifier son patriotisme; et que ce patriotisme, sera rationnel s'il se conforme aux règles naturelles de l'amour ou de la charité, selon lesquelles la grande patrie ne peut être comprise et aimée qu'à travers la petite patrie. Mais comme en tout, bien sûr, il faut y mettre de la réflexion et de la clairvoyance. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire au juste ?

Patriotisme clairvoyant !

Dans le langage habituel du patriotisme, qui nous est en quelque sorte transmis par les leçons de l'histoire et des historiens, l'idée de patriotisme clairvoyant est généralement liée à celle de patriotisme *vigilant*. On célèbre tout particulièrement les héros — politiques, orateurs et soldats — qui ont su rester sur la brèche, déceler les dangers qui menaçaient la nation, et y éveiller leurs compatriotes; de sorte que ceux-ci se sont trouvés prêts à éviter les ruses ou attaques de l'adversaire et ont pu assurer ainsi l'intégrité du patrimoine national.

Les autres, les endormeurs, les complaisants, ceux qui se sont toujours montrés prêts à présumer de la bonne foi des nations voisines et qui ont incité les peuples à se relâcher, ou qui se sont contentés candidement des bonnes intentions présentes et de la lettre des textes juridiques (traités, pactes, etc.), peu soucieux de mettre en garde leurs compatriotes contre les conséquences futures d'actes

en apparence anodins mais faux dans leur principe ou imprudents dans leur réalisation, — ceux-là ont souvent connu une certaine popularité de leur vivant, mais on les voit rarement montrer sur les autels de la patrie. Ils ont la plupart du temps fini par se faire rouler et ont ainsi été à l'origine de tous les désastres nationaux, quand leur popularité a incité les peuples à les écouter. Ce sont les mauvais bergers de l'histoire. C'est l'éternelle catégorie des insignifiants qui ne craignent rien, n'ont peur de rien, n'écoutent rien, se moquent volontiers des soi-disant raisonneurs "qui ont toujours raison"; et une fois les désastres survenus, ils se dérobent derrière le "j'pensais pas que...!" en prétendant que c'était là un dénouement imprévisible.

Quiconque est familier avec l'histoire ne me contredira certes pas sur ce point. Et je ne parle pas seulement de l'histoire "patriotique", écrite par des citoyens d'un pays qu'on peut suspecter de vouloir exalter leur propre nationalisme. Je songe en particulier à ces innombrables histoires de l'Antiquité, écrites à froid par tant d'auteurs français, anglais, allemands, italiens et même américains, où ce genre de réaction est partout nettement dominant. On ne trouve guère l'état d'esprit contraire que dans les histoires d'un pays écrites par un citoyen de pays adverse (i.e. histoire de France par un Anglais ou d'Angleterre par un Français, etc...). Il arrive alors — et cela montre la présence du préjugé — que l'auteur se contredit. Il qualifie volontiers d'entêtement aveugle ou sot, d'orgueil national mal placé, des attitudes qui ont opposé sa nation à celle qu'il étudie. Mais on le verra peu après, trouver normaux et remplis de sens patriotique bien compris des gestes de méfiance ou de résistance de sa propre nation aux avances ou aux attaques de l'autre.

Bref, l'histoire nous enseigne que la vie des peuples est une lutte de tous les instants. Lutte qui prend des formes variées selon les temps et les circonstances — militaires, politiques, diplomatiques, économiques. Si bien qu'une nation qui veut vivre doit rester constamment sur ses gardes et voir elle-même à la défense de ses intérêts, que seule elle peut vraiment surveiller et protéger, si bienveillants que soient ses voisins. Se garder de trop de complaisance envers ceux-ci et de trop de familiarité ou d'abandon avec eux (*Timeos danaos...*). Garder en quelque sorte ses distances et sa dignité sans exclure pour cela les relations de bon voisinage. Et c'est en raison de cette situation *de fait* incontestable, et probablement inéluctable, que la vigilance est toujours apparue à l'histoire comme la pierre de touche même de la clairvoyance en matières patriotiques.

Patriotisme réfléchi !

L'idée de patriotisme réfléchi est plus complexe et ressort moins nettement du contexte historique; elle est beaucoup plus subtile, parce que plus circonstancielle. Elle implique le sens d'une habileté de manoeuvre qui conduit à condamner certains excès de résistance ou de violence, parce qu'au regard de l'histoire ils apparaissent comme responsables d'un écrasement qui aurait pu être évité à ce moment-là; et aurait par suite prolongé les chances de survie d'un groupe. Mais on peut aussi constater que les mêmes intransigeances et les mêmes violences seront également hautement louées quand, en d'autres circonstances, elles ont été couronnées de succès.

Le point important, c'est que jamais (ou à peu près jamais, pour laisser place à l'exception qui confirme la règle), l'habileté de manoeuvre qui va jusqu'à la reddition sans conditions ou à des conditions dites "deshonorantes", qui permet qu'on se laisse pénétrer progressivement par l'adversaire, n'est pas considérée comme du patriotisme réfléchi. A l'analyse, on aperçoit que ce qui est alors loué est plus une habileté de dissimulation qu'une habileté de véritable compromis ou consentement. Tout ce qui contribue à entraver l'intégrité nationale ne saurait être rien de clairvoyant ou de réfléchi en matière de patriotisme, parce que c'en est l'antithèse même. Si bien que les historiens sont à peu près unanimes à louer hautement ceux qui ont su mourir au lieu de céder, lorsqu'il était évident que l'intégrité nationale aurait été mise en jeu par les retraites et les manoeuvres. Et ceux qui n'ont pas su mourir quand il le fallait, et qui ont préféré manoeuvrer, apparaissent généralement comme des lâches aux yeux de l'histoire. C'est là le consensus universel des historiens de tous les temps. Un patriote réfléchi est donc sans aucun doute quelqu'un qui peut savoir céder temporairement sur certaines choses de moindre importance, sans danger de compromettre l'essentiel. Mais c'est aussi quelqu'un qui préfère la défaite au compromis et à la concession sur tout ce qui est de nature à engager dangereusement le présent ou l'avenir; parce qu'il sait qu'une défaite après une héroïque résistance a en soi une valeur spirituelle qui rend possible des redressements futurs, alors que le compromis humilie parfois davantage, dégrade souvent et ouvre presque toujours la porte à d'autres compromissions.

Dans ces perspectives, il m'apparaît assez inquiétant que le compte rendu de la conférence du Père Lévesque ne fasse

allusion à rien d'autre, en raison de cette réflexion et de cette clairvoyance qui nous est si sagement recommandée, qu'à la nécessité de la "souplesse", de "l'admission des divergences d'opinions", qu'à une certaine complaisance dite de charité fraternelle à accepter tous les points de vue en dehors d'un "essentiel" indéfini, qu'à la pratique d'un "optimisme" exprimé dans des termes si vagues qu'il risque fort de devenir béat. Si on en croit une telle position — et c'est ainsi que beaucoup en tout cas l'interpréteront — il n'y aurait plus à craindre quoi que ce soit, ni à nous méfier de rien; il nous suffirait d'être tout miel et tout sirop pour tout le monde et les choses ne pourront qu'aller pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pas la moindre petite nuance, ni la moindre petite réserve ! Rien de précis, de clair ou de déterminé ! Prenons la grand'route et marchons sans nous inquiéter de quoi que ce soit ou de qui que ce soit. Tout est beau, tout est bon et tout est bien ! Magnifiques sentiments sans doute ! Mais qui, dans mes réminiscences historiques, ne font trop penser à la fameuse croisade de Pierre l'Ermite . . . dont bien peu de monde sont revenus !

La souplesse clairvoyante

A quoi rime ce désir de souplesse patriotique ? Mon Dieu ! ce n'est pas une chose nouvelle ! Dans tous les temps et dans tous les pays, il y a eu ce qu'on pourrait appeler le "parti" de la souplesse patriotique; et toujours ceux qui s'y sont ralliés l'ont fait au nom de la clairvoyance. Je dis bien au nom, car quels sont ceux que l'on retrouve généralement dans ce groupe ? Bien sûr, un certain nombre d'innocents aux mains pures, séduits par l'argumentation des autres. Et ces autres ? Et bien ! ils se composent d'un ensemble très varié.

Dans notre pays, comme ailleurs dans des circonstances identiques, on y trouve toute cette catégorie de l'élite bourgeoise et "raisonnable", qui a des intérêts à sauvegarder et qui aurait trop à perdre à une certaine intransigeance. Ses intérêts l'aident beaucoup à entendre la voix de la "raison" souple, et à cause de cela ses raisonnements sont forcément suspects. Ce n'est pas à dire qu'ils soient complètement faux, et qu'une telle bourgeoisie ne rende pas effectivement service en intervenant comme amortisseur de choc entre l'envahisseur, le conquérant, l'étranger ou la majorité de civilisation différente dans un pays. Mais il importe qu'elle ne soit pas trop importante et, surtout, qu'on ne confonde pas ses aplatissements, même justifiés, avec le patriotisme. Ce qu'elle en dit ne peut servir qu'à lui donner bonne conscience et ne doit pas aller au delà, même si accidentellement la nation peut tirer avantage de son existence.

Parmi cette bourgeoisie ou avec elle, on trouve tous les hommes qui sont dévorés par le désir de réussir en politique et qui s'imaginent ou ont appris par l'expérience que le véritable patriote est condamné par le système à être exclu des formations ayant des chances de succès, ou à devoir y rester à l'arrière-ban. Ceux-là se donnent volontiers raison en excipant de la nécessité d'être au pouvoir ou avec le pouvoir pour servir la nation. Ils feront valoir la liste, des menus services qu'ils ont pu ainsi rendre; services souvent réels, mais encore une fois menus la plupart du temps, en comparaison du tort qu'ils font en servant en définitive de paratonnerre à l'adversaire.

Encore une fois, je veux bien que ce soit une question fort complexe, où il n'est pas toujours facile de démêler l'ivraie du bon grain, la droiture d'intention de la fourberie intéressée, les éléments d'actif et de passif pour la

nation. Mais j'aime que ces gens soient au moins conscients de la précarité de leur position; qu'ils aient tout de même un peu honte d'avoir à tremper dans des aventures douteuses, même en fonction des meilleurs calculs et avec les plus pures intentions; qu'ils s'en excusent en quelque sorte et qu'ils sachent dans l'intimité au moins reconnaître qu'ils doivent rester l'exception; qu'ils se défendent et se justifient en vue d'assurer leur réélection, mais sans prétendre convaincre le peuple qu'il doit se donner un tel idéal comme règle de vie.

A ceux-là vient aussi s'ajouter la classe des intellectuels mécontents parce qu'ils ne se sentent pas bien intégrés dans le régime existant. C'est généralement sur eux que l'étranger de l'extérieur ou de l'intérieur comptera pour se ménager des entrées et enfoncer un coin dans le système de défense nationale. Il y arrivera généralement, si l'on met de côté les vulgaires traîtres, par des subventions ou subsides de diverses natures aux oeuvres ou institutions que ces intellectuels patronnent. On soutiendra alors que l'argent a été donné sans condition, ou à peu près; et l'on se convaincra d'avoir fait oeuvre patriotique en l'acceptant, par les services ou les institutions ainsi donnés à la nation et dont elle aurait autrement été privée.

Toutes ces choses sont la monnaie courante de l'histoire des peuples. Elles sont donc archi-connues; et elles ont été jugées à leur juste valeur maintes et maintes fois. Selon les circonstances et le degré d'engagement des intéressés dans ces voies tortueuses, elles ont été plus ou moins appréciées. Il est rare qu'elles aient conduit à la grandeur. Mais la situation devient grave lorsque des gens sérieux tendent d'en faire l'apologie et de les proposer au peuple comme normes d'un patriotisme rationnel, réfléchi et clairvoyant.

Ce réalisme-là, du moins quand on l'érige à l'état de système, s'est toujours identifié, en raison, avec le cynisme politique, non pas avec le patriotisme.

Les complications de la situation canadienne

Comme je le signalais déjà dans mon article précédent, l'application de tels raisonnements ou analyses au cas canadien n'est pas facile. Et le cas canadien en est un que l'on ne rencontre pas fréquemment dans l'histoire. Si bien que les exemples sur lesquels s'appuie mon argumentation, ils valent généralement entre nations constituant des Etats politiques distincts, ou entre groupes nationaux conquis et dominés, mais dont le cas n'est pas encore définitivement réglé.

Le nôtre est censé l'avoir été par la Confédération, et quiconque veut raisonner comme je viens de le faire par rapport à la situation canadienne, est accusé de considérer le gouvernement central comme un gouvernement étranger, ce contre quoi ou se récrie avec indignation. On conteste que notre patriotisme puisse fonctionner ainsi par opposition entre le Fédéral et le Provincial, dans un pays politiquement unifié, comme si n'existaient pas les normes rationnelles du patriotisme telles que nous les avons définies au précédent article : à savoir que dans un Etat ainsi composé de plusieurs nations, le patriotisme envers l'État central est conditionné par les possibilités pour chacun de ne pas s'y sentir étranger.

Il y a malheureusement et naturellement beaucoup de mauvaise foi dans ce refus de considérer la réalité telle

qu'elle est. Même si l'on consent que la nation canadienne-française ait accepté la Confédération — ce qui reste historiquement un fait discutable —, l'acte Confédératif et les décisions ultérieures des tribunaux n'en ont pas moins consacré le caractère souverain des gouvernements provinciaux dans leur domaine. Comme c'est un fait historique également, que l'autonomie provinciale avait pour objet de permettre aux Canadiens français dans Québec de rester maîtres de leur institutions, en vue de les protéger contre l'influence d'une majorité qui était en ces matières considérée comme dangereuse, parce qu'étrangère sur le plan des caractéristiques nationales.

En définitive, c'est n'avoir pas compris ou ne pas vouloir comprendre le sens véritable de la Confédération que de refuser de voir les deux plans en fonction desquels il faut envisager le patriotisme canadien. Si le Canada ne nous est pas étranger en ce qui concerne la défense nationale, la politique des transports, la monnaie et les banques, etc., il devait nous l'être, dans les termes de l'A.A.B.N. original, en matière de droit civil, d'institutions sociales et de droits privés. Le Canada était ainsi fait, non pas de par la volonté des nationalistes, mais de par celle des Pères de la Confédération eux-mêmes. En fonction de ce qui se dit et se fabrique aujourd'hui, il serait plus que temps de se demander si c'est être un patriote réfléchi et clairvoyant que de ne plus voir pourquoi les choses ont été arrangées ainsi et de vouloir passer outre, sous des prétextes plus ou moins fallacieux, aux précautions qu'ont voulu prendre les Pères de la Confédération.

Ceci étant dit, il serait assez contraire à toutes les leçons de l'expérience historique de voir les patriotes clairvoyants

et réfléchis se situer parmi ceux qui, pour toutes les raisons précédemment décrites, sont incités ou amenés à compter sur l'influence et l'intervention du gouvernement fédéral, expression des idéaux de la majorité anglo-canadienne, pour régler nos divers problèmes culturels et sociaux. A moins, encore une fois, qu'il s'agisse d'un patriotisme d'assimilé, qui accepte que nous soyons un groupe inférieur et qui espère que nous abandonnerons au plus tôt possible nos caractéristiques propres en vue de nous intégrer "lucide-ment" (?) ou non dans un melting-pot anglo-canadien, ce qui cesse par définition d'être un patriotisme de canadien-français. L'urgence d'une réflexion en profondeur sur ces sujets est manifeste en regard des étranges et redoutables thèses qui s'élaborent chez nous par le temps qui court, thèses dont nous parlerons dans un prochain article.

François-Albert Angers

oOo

L'anglais des Canadiens français

par Joseph Laliberté C.S.S.R.

De ce temps-ci, les journaux et revues discutent de l'enseignement de l'anglais dans les collèges classiques. Magnifique occasion, pensons-nous, de nous demander une question, non pas au sujet de la littérature anglaise, mais de l'anglais parlé.

Devons-nous, nous, Canadiens français, parler l'anglais ?

S'il y a obligation — et l'obligation n'atteindrait qu'un nombre limité d'individus — elle tombe devant le chiffre déjà considérable de nos bilingues. Les statistiques le montrent : nos gens parlent l'anglais par une proportion de 31%.

Travailler à élever ce pourcentage me semblerait créer en la demeure un danger, le danger au Canada français de perdre, pour tout de bon, le doux parler de France.

"Faut-il, se demande *Relations*⁽¹⁾, pour notre survie et notre progrès économiques, que *tous* sachent l'anglais ? Non, non et non ! C'est même le contraire qu'il faut affirmer. Si, pour notre survie, *tous* les nôtres doivent savoir l'anglais, renonçons à demeurer canadiens *français*. Or, c'est comme Canadiens *français* que nous avons choisi de vivre."

Inutile de nous en faire : aux bureaux d'embauchage, les portes se ferment sur vous moins souvent par suite de votre ignorance de l'anglais qu'à cause de votre appartenance raciale ou religieuse. Nombre de nos coréligionnaires irlandais en savent quelque chose.

Danger d'y perdre notre français

Michel Le Jeune, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Poitiers, écrit dans l'*Encyclopédie française* : "L'extension et la restriction du domaine d'une langue sont liées à des circonstances non linguistiques, en général, à des circonstances politiques (migrations, conquêtes, colonisations). Une population à laquelle une langue nouvelle est imposée n'abandonne pas, pour autant, l'usage de sa langue propre, du moins pendant un certain temps; un changement de langue, le plus souvent, résulte d'une concurrence de deux langues; il suppose *une période plus ou moins longue de bilinguisme*, à l'issue de laquelle *une des langues finit par sortir de l'usage*. (Vol. I, p. 1, 34, 16.)

Le sort du français est donc décidé d'avance : c'est notre langue qui "finira par sortir de l'usage" si nos bilinguistes s'obstinent à grossir leur rang⁽²⁾.

D'ailleurs, de cette loi n'avons-nous pas un commencement de réalisation ?

Là où il parle aussi facilement l'anglais que le français, le Canadien français — classe moyenne, peu instruite — en vient à parler le français à l'anglaise (grammaire et phrase), de surcroît, il pense en anglais; son français ne vaut guère mieux qu'une traduction. C'est que dans l'entourage, les Anglais de même niveau social ne comprennent pas un traître mot français. Il y a aussi la loi du moindre effort : l'anglais, comme langue, est d'une facilité ensorcelante : la langue anglaise ne compte pas de genres; chez elle, si peu de verbes défectifs, quasiment pas de conjugaisons, et la nuance du vocabulaire est laissée à la science. Avec un mince bagage de 200 mots, vous vous tirez royalement d'affaire.

De fait, notre bilinguisme ne ferait-il pas le jeu de l'anglais, avançant les jours du français et précipitant sa perte ?

Je parle l'anglais et, de la sorte, me rends complice de la paresse de l'anglophone. Pourquoi se donnerait-il la peine d'apprendre le français alors que 31% de ceux qui s'en servent sauront, le cas échéant, lui causer dans sa langue à lui ? Aura-t-il jamais l'occasion d'adresser la parole à l'un des 69 francophones sur cent, puisque la plupart de ces derniers vivent dans les quartiers reculés de la réserve québécoise ? S'il arrive à l'Anglais d'apprendre le français, il le fera par goût : quelle autre raison l'y pousserait ?⁽³⁾

Et les produits de marque anglaise ou américaine, gardant leur étiquette d'origine, inondent notre marché. La radio, la télévision, les journaux, les revues, les panneaux-réclame, tout cela est jeté dans le jeu pour compléter l'anglisation du pays. A gauche, à droite, en avant, en arrière, même en haut, l'anglais nous enserme. Nous sommes emprisonnés entre quatre murailles qui rendent un son toujours anglais.

La conclusion s'impose nette; c'est impératif : "*Dans le Québec, il faut donc que la majorité du peuple n'ait aucun souci de connaître l'anglais, mais se pique de parler correctement le français*".

L'anglais parlé des Canadiens français

Posons-le comme principe : le savoir-faire invite le Canadien français à parler le meilleur anglais possible : "Ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait".

La classe instruite, chez nous, vous parlera, en général, un anglais presque impeccable, en tout cas, des plus sortables. C'est que, souvent, elle a eu l'occasion de fréquenter des milieux où elle s'est formé et l'oreille et la langue. Même certains de nos compatriotes de langue française ont saisi d'emblée l'accent et le tour anglais à un tel point qu'il est difficile de ne les point prendre pour d'authentiques Canadiens anglais⁽⁴⁾.

D'un autre côté, doivent-ils se plaindre, ceux des nôtres qui n'atteignent pas à une pareille perfection ? Est-il si mauvais d'accuser ainsi ses origines raciales ? D'avoir du sang français dans les veines nous marquerait-il d'un stigmate infamant ? Notre bilinguisme, quelle qu'en soit la qualité, nous hausse dans l'estime des étrangers intelligents. *The Clash* raconte, au chapitre 8e, la scène suivante : Moore, l'auteur du livre, et un plombier causent ensemble. Le plombier ne se gêne pas de dire sur le Canadien français sa franche pensée : "De plus stupide au monde, je n'en connais pas !" Moore de répliquer : "Dis-moi, en quelle langue t'ont-ils adressé la parole ? — Parbleu ! Ils m'ont parlé en anglais, cette affaire ! ! Et toi, l'homme supérieur ! tu peux parler une autre langue que la tienne ?"

De plus qu'avons-nous à nous excuser et à rougir de nos inévitables incorrections de langage ? A l'interlocuteur de fermer les yeux ; ce n'est que justice de sa part. Tout l'effort est pour nous.

D'ailleurs, nos bilingues dépassent en nombre ceux du Canada anglais. Et le français qu'ils parlent le cède-t-il en qualité à l'anglais dont nous nous servons ?

(1) *Relations*, (Montréal) sept. 1957, p. 235.

(2) La coexistence de l'anglais et du français ne peut être de longue durée. L'anglais finira par triompher. Il devra ce triomphe à notre bilinguisme, c'est sûr. Il le devra aussi à un facteur non moins important : notre façon de parler le français. "Le peuple (canadien-français) parle mal, ne le sait pas ou s'en moque, parce que la très grande majorité des nôtres baragouine le français. C'est trop peu dire : le langage populaire est un mélange affreux d'anglicismes inexcusables, de canadianismes bêtes et de vulgarité plus ou moins satisfaite. La plupart des gens qu'on appelle instruits : diplômés de nos écoles secondaires, bacheliers, hommes d'affaires ou de profession libérale, professeurs, prêtres et religieux eux-mêmes, prononcent le français vaille que vaille, commettent à chaque phrase ou presque des fautes grossières de vocabulaire ou de syntaxe, ne s'en aperçoivent pas ou ne souffrent pas la moindre observation, enfin et surtout écrivent comme de mauvais écoliers que leurs professeurs n'auraient jamais corrigés. Il y a des exceptions; comme toujours, elles confirment la règle." Joseph d'Anjou, s.j., *Relations*, sept. 1957, p. 235.

(3) Les diverses transformations... pour la langue sont d'inégale conséquence. Tandis que le vocabulaire peut faire même des emprunts en nombre sans atteindre la structure de la langue, l'originalité de la langue réside dans le système de ses phonèmes (la prononciation des mots) et dans les procédés grammaticaux. Ainsi ce serait un coup mortel porté à la langue française que de dire : "*Il a fait lui marcher jusqu'ici*" : la tournure est anglaise quoique tous les mots soient français. Cependant si j'écris : "*La star flirtait au bar avec le recordman du looping*," je reste dans l'esprit du français : les mots, c'est vrai, sont empruntés à l'anglo-américain, mais la phrase est française : la flexion du verbe (*flirtait* et non *flirted*), la forme des mots accessoires, articles et prépositions, la caractérisent comme telle. Il va sans dire que, dans le cas, les mots anglais doivent être prononcés à la française. Cf. Encyclopédie française, vol. 1er, p. 1-34-1.

(4) D'après certains experts européens, la différence est plus visible, plus prononcée entre l'anglais d'Oxford et l'anglais du Canadien anglais qu'entre le français de France et celui du Canada. La constatation est facile à faire à la TV, et à la Radio. L'accent du personnage accuse son lieu d'origine : il vient d'Angleterre ou il est du Canada.

Un jeune homme d'Angleterre, rencontré en voyage, m'avouait avec candeur qu'il avait pris un certain temps avant de devenir familiarisé avec l'anglais d'ici. "La prononciation d'Oxford me donne sur les nerfs, me disait une dame de Toronto : c'est un parler étrange, drôle, affecté."

En tout cas, je n'ai jamais ouï dire que des compatriotes canadiens anglais aient jamais cherché par le truchement de la prononciation à se faire passer pour des Britanniques.

Au chevet de la langue

par Archélas Roy

Bilinguisme ou fusion de deux pauvretés linguistiques

Il est étonnamment cocasse qu'au moment où les Anglo-Canadiens ne savent même plus les éléments de leur langue et que les Canadiens français parlent un dialecte au dernier degré de la dégradation, on fasse des congrès de parlage pour prôner le "bilinguisme à l'échelle canadienne". Veut-on, par un bilinguisme simultané, unir ces deux pauvretés linguistiques pour nous créer un idiome "national" ? Les professeurs au courant de la détérioration des langues dans les dix royaumes de la Confédération et qui veulent se payer une pinte de bon sang n'ont qu'à se reporter aux douloureux travaux de la première assemblée régionale des *Canadian College Teachers*, tenue récemment au collège MacDonald. Ce n'est pas très brillant, mais fort hilarant : la matière y est traitée avec la même légèreté qu'y mettrait l'homme de la rue. On a l'impression très nette que nos savants "éducateurs" ne savent pas trop bien ce qu'est une langue; ce qui les excuse, à mon avis, de vouloir que tout le monde en ait deux. Je ne parle pas d'une découverte merveilleuse (tout probablement faite au Ghana) qui veut qu'on en ait une dans la bouche et l'autre dans les oreilles.

Les stupéfiantes aberrations de nos bilinguistes en dépit de tout ne viendraient-elles pas de ce que ces illustres bavards oublient de définir le mot "langue" ? (nos congressistes disent "langage", sans spécifier si ce n'est pas un gazouillement). On s'explique assez facilement que, dans une société pragmatique, la langue soit considérée unique-

ment comme un simple instrument de communication. Mais on voit très vite que cela n'est pas riche et ne mène pas bien loin si les cerveaux n'ont rien d'autre à se communiquer que les vagues impressions qui forment la trame de nos vies humaines diminuées. A-t-on assez réfléchi sur ce fait que les langues modernes prennent de plus en plus des caractères d'animalité qui les font osciller dans la gamme des aboiements et des gémissements ? Pourquoi les formes subjectives, telles que le "It seems to me", et le "I think that", obligatoires dans toute phrase anglaise, tendent-elles à absorber toute la langue ? Pourquoi la coulée de la phrase française devient-elle de plus en plus informe, de plus en plus brutale, à notre époque ? — Signe des temps. — La décomposition des langues, qui les rapproche du langage purement *animal*, n'indique-t-elle pas un vice plus profond, une carence de pensée provenant de l'oubli de la première fonction du langage *humain* ? L'homme moderne ne pense plus, il sent tout au plus; et la langue s'en ressent beaucoup.

Qu'est-ce que la langue ?

Si l'on considère d'abord la langue comme un moyen d'investigation du réel, une méthode rendant possible l'existence et l'exercice de la pensée réfléchie, si on la définit comme une "somme de possibilités de représentations", voilà que les perspectives changent, et comme on s'expose moins à tomber dans les hallucinations primarisantes de nos pontifes en congrès ! La fonction propre et première de la langue, c'est d'être un instrument de pensée, c'est de rendre possible l'acquisition des idées, idées qui seront d'autant plus parfaites et vigoureuses que l'instrument aura été préalablement perfectionné. Ce n'est qu'en ce sens qu'on

peut souscrire au dicton suivant, que trop de perroquets répètent sans en peser le contenu : "Un homme qui a deux langues vaut deux hommes." Ce mot-drapeau de nos bilinguistes ne se vérifie qu'au niveau de la langue approfondie comme mode de perception; chose impossible si on ne va pas jusqu'aux racines du langage humain, jusqu'à son irradiation dans les profondeurs de l'être. Mais le prêchi-prêcha de nos épouseurs de langues tient d'une autre profession de foi. La langue n'est pour eux qu'une courroie de transmission pour moteur tournant à vide. Le manoeuvre, fût-il trilingue, ne montera jamais plus haut qu'à la dignité de manoeuvre; mieux eût valu l'élever à la dignité d'être pensant, en lui donnant un instrument de pensée. L'artiste jouant sur deux crin crins ne produira jamais les arpèges enchanteurs d'une seule bonne harpe.

Ce n'est qu'après avoir considéré *la langue* instrument d'acquisition et de réflexion que l'on pourra discuter au sujet *des langues* instruments de communication. On fausse le premier à vouloir posséder prématurément et à tout prix plusieurs des seconds. On risque de se trouver en possession d'outils amoindris, et, par surcroît, inutiles puisqu'on n'aura jamais rien à échanger que des banalités. Faute de réfléchir à cela, on tombe dans les pires confusions, bilinguisme simultané y compris. Et l'on nous prépare une autre génération d'arriérés mentaux, comme si la présente ne suffisait pas.

La langue de demain

En attendant que ces beaux savants nous aient défini ce qu'ils entendent par la langue, qu'il me soit permis de vous livrer un échantillon de ce que sera, à n'en pas douter, le bilinguisme de demain (ou l'art de parler le dialecte

anglais avec des mots français, et vice versa). Il s'agit d'un chef d'escadrille qui admoneste les étudiants de son unité. Le texte est authentique, lisez :

"Le personnel dans la phase C-1 sera accordé un peu de clémence, toutefois, aucune clémence ne peut être attendue des autres classes dans la phase "C". L'accentuation sur les élèves de la phase "C" ne veut pas dire que nous n'encourageons pas les autres phases à parler anglais. Nous croyons qu'avec un avertissement suffisant dans les premières phases, il n'y a aucune justification pour ne pas parler anglais lorsque les élèves commencent la phase "C"."

Comprenne qui pourra ce langage lunaire ! Ce n'est pas là la langue d'un terrien, quoique cette barbarie soit courante sur le territoire sacré du Québec. Un gouvernement soucieux de la dignité "nationale" ferait passer par les armes, pour crime de haute trahison, ceux qui ont l'audace de défigurer ainsi le français.

La déliquescence de notre langue est un mal beaucoup plus étendu qu'on ne le croit généralement. Malgré les quelques efforts de réfection linguistique, le gâchis s'étend même là où l'on s'attendrait le moins à le trouver : dans le monde de l'enseignement. Il n'est que de lire des revues telles que *l'Instruction publique*, ou certains prospectus de collège pour s'en rendre compte.

Une certaine prédication

Le mal est donc immense, les résistances semblent s'amollir, alors qu'avec la complicité de faux savants, experts en mesurage de crânes, c'est le démantèlement du français que l'on fait passer par le biais du bilinguisme généralisé. L'atmosphère s'empuantit journallement d'un flot abject de sottises que Monsieur Tout-le-Monde gobe comme des dogmes intangibles. Il ne faut pourtant pas se laisser

envoûter par les niaiseries des chevaliers de "l'unité nationale", que la propriété des termes nous porterait à ranger dans la cinquième colonne de la trahison nationale. (On devrait pourtant savoir à quel point la confusion des termes fait partie de la stratégie d'une Couronne pour absorber dix autres Couronnes pourtant jugées souveraines. Ainsi la Prusse avait préparé une "unité nationale" des Allemagnes, pour finir avec un Etat unitaire. Chez nous l'envahissement se fait à la fois dans tous les domaines : politique, fiscal, social, culturel et linguistique). A nos esprits élargis jusqu'à en être devenus vaporeux et inconsistants, au risque de passer pour "étroit d'esprit" et "chauvin", je dirai ce qui va sans dire et qui doit pourtant être dit et répété et . . . re-répété : nous ne devons à aucun prix nous laisser prendre aux insidieuses toiles d'araignées que les sportulaires du fédéral veulent tendre autour de nos méninges. Il se fait chez nous contre nous une prédication constante qui trahit des artifices et des manoeuvres attestant le jeu d'une volonté âpre, perverse, tendue et réfléchie. Ce qui domine dans la prédication du bilinguisme généralisé, c'est le constant progrès d'un dessein, le développement d'une trame savamment ourdie, pour attirer un troupeau d'imbéciles dans le piège dressé consciemment et captieusement par les scélérats. Que de lubies nous prêchera-t-on sous couleur d' "unité nationale" ! Que de démissions accepterons-nous, faute de nous bien définir le mot "nation", et faute de distinguer entre "union", "unité", "uniformisation" et "Confédération".

Notre paralysie mentale

La paralysie mentale est déjà assez généralisée chez nous pour que nous n'allions pas courir au suicide collectif par un bilinguisme généralisé et hâtif. Au cas où un de

mes lecteurs croirait mes craintes exagérées, je le renvoie à l'*Étude sur le bilinguisme*, publiée par le révérend frère Léopold, c.s.c. (Université Saint-Joseph, Moncton, N.-B.), qui a très judicieusement établi le problème et dont nos tenants du bilinguisme à tout prix et pour tout le monde devraient méditer les conclusions avant de se prononcer trop à la légère.

Pour ma part, les Canadiens me semblent si pauvres en idées, si ennuyants en conversation, que je me demande ce qu'ils pourraient bien faire de deux langues, alors qu'ils en ont déjà trop de la moitié d'une. Un prochain congrès nous apprendra peut-être qu'au lieu de "laboratoires du langage qui consistent en des cabines équipées d'une machine enregistreuse" (cf. *Vers le bilinguisme national, le Devoir*, 19 janv.), il nous faille créer des laboratoires d'idées. Et quand nous serons lourds d'idées à en déborder, nous pourrions chercher à les écouler sur le marché extérieur.

Faux enrichissements

S'il arrive jamais que nous venions à comprendre quelque chose dans nos problèmes, que nous cessions de les déplacer par d'acrobatiques diversions, que nous échangeons l'encensoir pour le scalpel, les échanges d'applaudissements (par je ne sais quel euphémisme, on les appelle "échanges d'idées") pour l'isoloir du recueillement, nous verrons qu'il n'y a pas de "problèmes des langues" chez nous, mais "un problème de la langue". Rares sont chez nous les vrais cliniciens du langage, j'entends de ceux qui n'empirent pas l'état du patient. On a trop compté sur l'école, bien incapable de faire quoi que ce soit depuis que l'ignorance s'y est installée en maîtresse avec son cortège de savantes prétentions. Rafistoler nos hardes linguistiques

avec l'époustouflant argot de Paris, que nos maîtres semblent prendre pour la langue française, infuser à notre parler une dose de racines grecques comme veut le faire le jargon des scientifiques, d'autant plus massivement que ces gens-là connaissent moins le grec et qu'ils s'acharnent sur les mots à défaut de posséder le génie de la chose, c'est aggraver une plaie qui demande d'autres pansements. Prenons Paris pour ce qu'il est, un aimable village rempli d'étrangers; et aimons le grec en grec, non en français. Les deux solutions employées jusqu'ici n'ont fait qu'ajouter quelques variations au croassement écrasé et monocorde qui grince dans le gosier de nos citadins; la paralysie de notre cerveau ne s'est pas déliée et notre appareil vocal n'a pas perdu de sa grossièreté.

Bataille des dialectes

A Montréal, deux dialectes s'affrontent : d'un côté, celui de la populace, d'une laideur à effrayer les oreilles les plus incultes, tant il est le reflet de la bestialité; de l'autre, celui des petits penseurs, langue terne, vide de toute couleur, où l'on sent que les vocables cherchent des objets sans en trouver : langage excellent pour le "politicien", pour le faux savant, qui doit sans cesse cacher sa pauvreté d'idées derrière un écran de mots, mais langage qui ne colle pas au réel. Espérons que les mots ne prendront pas leur revanche en créant un nouveau réel, car ce serait terrible d'avoir à affronter une autre Création que celle de Dieu. Il y a quelque chose de tragique dans cet effort des mots vides qui essaient de se remplir, dans cette danse des mots et des choses qui se cherchent et qui se fuient. Quand les mots décollent des choses et vice versa, on sent le prélude de ces catastrophes et bouleversements dont l'histoire nous donne maints exemples. Thucydide s'était déjà préoccupé

du problème en écrivant son *Histoire des guerres du Péloponèse*, alors qu'il analysait les néfastes conséquences de la démagogie athénienne. Les mots dont use cet étrange demi-monde des "évolués", sont très éloignés de ce "surplus de sens" dont ont besoin la création poétique et la méditation métaphysique. La stérilité de notre usinage universitaire vient peut-être de là.

Si nos citadins se dégrossissaient pour s'éveiller à une vie un peu supérieure à l'animalité pure, et si nos petits intellectuels se "délunarisaient", se "désorbonnisaient", pour rencontrer la vie, s'ils cessaient de couler un réseau de divagations autour de visions aussi fuyantes qu'irréelles et essayaient de cerner le réel une fois pour toute, il me semble que les mots pourraient se recharger de leur potentiel expressif, la pensée se remettrait à vivre et à empoigner son objet, les idées (des idées conformes à l'être) pourraient renaître. Il faudra tout probablement pour cela détruire nos écoles (elles n'enseignent d'ailleurs rien; je dis RIEN) et modérer l'ardeur de nos techniques de diffusion à nous gorger de platitudes. Pour en arriver là, il nous faudrait un peu d'humilité, vertu inconnue au Québec.

La langue française au Canada semble s'être retirée au fond des campagnes, de celles du moins qui n'ont pas encore connu l'urbanisation à outrance, mais qui ont conservé leur antique urbanité, et dont l'âme n'a pas été uniformisée par nos envahissantes techniques de diffusion.

Le sac de l'Acadie

Qu'il me soit permis de mentionner ici, parmi ces pays privilégiés, certaines régions de l'Acadie où une langue vivante, à l'image de l'âme humaine, s'est conservée. Plus que partout ailleurs, la riche variété d'accents qu'on y rencontre, le jet continu d'expressions savoureuses, la sponta-

néité des créations qui expriment à merveille les multiples facettes d'une réalité toujours à découvrir et à interpréter sous ses mouvants aspects, feraient les délectations des linguistes. Cette langue colle au réel, elle a gardé une substance juteuse, son potentiel d'expressivité, elle ne s'est pas encore dévitalisée. Nos Québécois, plus gonflés de prétentions que connaisseurs en matière linguistique, ne voudront jamais admettre la supériorité de l'Acadie en ce domaine; car nous sommes impérialistes à notre façon. Aussi arrive-t-il que de nos professeurs, allant exercer leur métier là-bas et y vendre leur pacotille, sous prétexte d'épurer le langage du peuple, se font entrepreneurs en démolition linguistique. Avec un zèle peu réfléchi, arrachant le bon grain plutôt que l'ivraie, ils appauvrissent la langue acadienne et tuent peu à peu, au besoin par la moquerie, une richesse unique, sans se soucier outre mesure de donner à la jeunesse qui se prépare à des études supérieures l'instrument nécessaire de la langue académique.

Damner les mots avant d'en avoir éprouvé la vertu, c'est faire un criminel sabotage de la langue. La plus néfaste conséquence de cet appauvrissement sera, à n'en pas douter, ce qui est déjà à Montréal, que le peuple, à court de formes et de tournures pour exprimer et son âme et les choses, ira demander à une langue étrangère l'aumône des mots qui lui manqueront. Il n'y avait à enlever dans la langue acadienne que quelques anglicismes; j'ai pu constater qu'on y saccage tout, sauf les anglicismes. Sur ce chapitre encore, on pourrait observer qu'au moins les Acadiens ont la décence de donner une physionomie française à leurs emprunts, ce que nous ne savons même plus faire. Décidément, nous ne sommes pas gâtés d'intelligence ni de goût.

Notre grande aventure

par Chan. Lionel Groulx

Qui pourrait rester insensible en suivant, dans *Notre grande aventure*, cette poignée de Français qui, en deux siècles, ont édifié en terre d'Amérique le plus vaste et le plus audacieux empire que l'Histoire ait jamais connu ! C'est avec un enthousiasme haletant que nous suivons cette marche à vive allure des découvreurs et des missionnaires sur un continent hostile par son climat, par son étendue, par ses communications peu faciles, mais si fascinant par ses appels vers des horizons s'élargissant sans cesse dans un mystère sans fin. Que de marches ! que d'équipées ! que de croix plantées par un si petit nombre d'hommes ! On dirait que l'Amérique fourmille d'explorateurs, tant la curiosité amène nos ancêtres à fouler le continent dans toutes les directions !

Histoire exaltante, s'il en est une ! Avec monsieur le chanoine Groulx, nous sommes loin des persifleurs du passé. L'Auteur n'est pas de ces historiens déprimants, tirés à un nombre de plus en plus élevé d'exemplaires, qui n'écrivent que pour flageller à coups perfides l'âme nationale et qui, trouvant l'oeuvre du passé trop petite, cherchent là leur excuse pour nous inciter à trahir ou ne rien faire. Non, monsieur le chanoine Groulx ne danse pas la ronde des démolisseurs. Il est de ceux dont on a grand besoin, au moment où la nation s'interroge. Il nous fait sentir l'histoire, ce qui est encore la meilleure façon de nous l'expliquer. Il nous présente les héros tels qu'ils furent, sans les diminuer pour les ajuster à notre myopie, sans les grandir au détriment de la vérité historique ; et, derrière ces héros, ceux qui font les patries,

ceux qui orientent les nations, on sent toute l'Histoire, grouillante, tumultueuse.

Histoire vraie, l'abondance quasi incroyable des documents cités le prouve. A une époque où n'importe quel savant prouve n'importe quoi au moyen de n'importe quelle chose, on se méfie à juste titre de beaucoup d'historiens. Nous en avons tant qui nous présentent le corps des faits en y fabriquant l'âme qu'ils veulent y voir ! Nous en avons qui «font» eux-mêmes l'histoire, au lieu d'écrire celle que les grands hommes ont faite ! Alors que trop d'iconoclastes, trop d'historiens forcenés, plus soucieux d'originalité que de vérité, se vengent de leur impuissance en foulant aux pieds toutes les gloires dont ils ont ombrage et restent au bout de leurs oeuvres comme les heuls candidats présentés à notre admiration, monsieur le chanoine Groulx nous aura appris ce que nos professeurs auraient dû nous enseigner : les vénération nécessaires.

Archélas Roy

TABLE DES MATIÈRES

La rédaction :	
La vie de la revue	197
Patrick Allen :	
La réussite des Canadiens français	199
Dominique Beaudin :	
La langue française est unilingue	206
Irène de Buisseret :	
La langue, oeuvre d'art et créatrice de beauté	212
François-Albert Angers :	
Patriotisme réfléchi et clairvoyant !	226
Joseph Laliberté, C.S.S.R. :	
L'anglais des Canadiens français	236
Archélas Roy :	
Au chevet de la langue	241
Chronique :	
Chan. Lionel Groulx : Notre grande aventure	250

Tout passe, tout lasse...

...excepté le chauffage par rayonnement dont la vogue grandit de jour en jour. C'est tellement le mode de chauffage idéal! Il supprime les radiateurs, l'air empoussiéré... il procure une chaleur si douce, si légère... Venez visiter notre édifice chauffé par rayonnement ou demandez notre brochure explicative.



**Techniciens
spécialisés
en
chauffage-
plomberie**
pour Hôpitaux
Eglise — Institutions
Théorie alliée à la pratique
VI. 9-4107
360 est, rue Rachel
MONTRÉAL

ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES

(Strictement en gros)

*Une expérience d'au delà d'un demi-siècle
au service des*

**ARCHITECTES — ENTREPRENEURS
COMMUNAUTÉS — INDUSTRIELS
MARCHANDS**

"Le temple de la lumière"



Ben BÉLAND, président — Jean BÉLAND, Ing. P., sec.-trésorier
7152, boul. ST-LAURENT Montréal — CR. 4-2465

APPRENEZ à connaître les
avantages de l'épargne en
ouvrant un compte à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

586 bureaux au Canada

Hommages aux collaborateurs de
L'ACTION NATIONALE

J.-R. GREGOIRE

QUINCAILLERIE



LA. 4-1167

3605, Ontario est, Montréal

LES AMIS DE LA REVUE

LATENDRESSE & FILS INC.

Ferronnerie Gros et Détail
11837 est, Notre-Dame, Montréal 5
Ml. 5-8874

CHAUSSE, Fernand

AVOCAT
Chaussé & Godin, avocats
152 est, Notre-Dame
AV. 8-7282

DENIS, Arcadius

AVOCAT
86, rue Wellington Nord
Sherbrooke, Qué. - Tél. 2-4793

DORAIS, Jean-Louis

AVOCAT
57 ouest, rue St-Jacques
VI. 5-1336

THERRIEN, F.-E., avocat

Ch. 812, Edifice des Tramways,
159 ouest, rue Craig, Mtl.
UN. 1-2889

Florent-G. Gauvin

CONFECTION POUR ENFANTS

Magasin-Chef :
826 est, rue Mont-Royal - LA. 2-6688

Succursales :
1592 est, rue Mont-Royal
2970, rue Masson
4050 est, rue Ontario
13000 est, rue Notre-Dame, P.A.T.

ROBILLARD, Michel

NOTAIRE
934, Ste-Catherine est
UN. 6-5818

POULIN, Albert

ARCHITECTE
1115, Prospect, Sherbrooke, P.Q.
Tél. : 2-4620

LAVIGNE, C.-E.

Courtier d'assurances
3750, rue Lacombe
RE. 9-1748

CARON, Marcel

Assurances générales
5117, Boul. Rosemont, Mtl.
CL. 9-3275

CR. 1-6093

ERNEST PALANGE, O.D.

OPTOMÉTRISTE
441 est, rue Bélanger, Montréal

ADRIEN COURVILLE

(Courville & Fils)
Manufacturier de fourrure en gros
418, rue St-Sulpice, Montréal
AV. 8-7474

EMILIEN ROCHETTE & FILS

Les spécialistes du tapis à Québec
Téléphone 2-5235
352, rue St-Vallier, Québec

Jean Lapierre

RA. 1-4915

Jean Lapierre & Frères Ltée.

CHAUFFAGE-PLOMBERIE

4213, boul. Rosemont
Montréal

FOURNIER, Albert

Procureur de brevets d'invention
934 est, Ste-Catherine
VI. 5-4548

Pour la collation

Savourez

LA CROQUETTE

STUART

BISCUITS - GÂTEAUX - TARTES

Les cafés et confitures de

J.-A. Désy

LIMITÉE

SONT LES MEILLEURS — EXIGEZ-LES

Avec les hommages
d'un ami de la revue

Grenache
INC.

Roch Grenache

CRÈME GLACÉE
BEURRE DE CARMEL

GRENACHE INC.

Bureau : 1504, rue Davidson

LA. 6-7771

BANNISSEZ LA FAUSSE SÉCURITÉ !

Protéger sa maison contre les risques d'incendie, c'est bien; ce qui est de beau-coup préférable, c'est de la protéger adéquatement. Bannissez la fausse sécurité. Assurez vos immeubles à leur valeur réelle. Ad-venant un sinistre, vous pourrez récupérer tout ce que vous aurez perdu. Se sous-assurer, c'est vouloir s'appauvrir.

* SOCIÉTÉ *
NATIONALE
D'ASSURANCES

Affiliée à la C.U.A.
41 ouest, St-Jacques
Montréal I - VI. 5-3291

**UNE SEULE POLICE
PROTÈGE
TOUTE LA FAMILLE**

- **Le plan moderne que les familles attendaient !**
- **Beaucoup plus de protection pour un prix vraiment réduit !**
- **C'est la grande demande du jour ...**

J.-Hormisdas Roy, gérant

506 est, Ste-Catherine, Montréal — VI. 2-1806

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

Compagnie-mutuelle d'assurance-vie

41 ouest, rue St-Jacques • Montréal 1 • VI. 5-3291

La Sauvegarde

ACTIF	\$40,000,000
ASSURANCES EN VIGUEUR	\$200,000,000
PROTÉGEANT	111,000 assurés

Ce sera un titre de gloire pour LA SAUVEGARDE que d'avoir été la première compagnie canadienne-française à s'aventurer sur un terrain qui semblait jusqu'alors réservé à d'autres. Durant longtemps, elle fut la seule, mais ses succès encouragèrent les initiatives et facilitèrent la naissance des compagnies canadiennes-françaises fondées au cours des dernières années et auxquelles nous souhaitons le plus grand succès.